

PREMIÈRE PARTIE

*LE MORRO*

◆◆◆

# CHAPITRE 1

## LE PROTECTOR

**J**'AI repris conscience tout à l'heure sur un tas d'immondices, une décharge, sauvage ou non, je n'en sais rien.  
C'est déjà curieux que je me pose ce genre de question !

En effet, je ne suis pas d'ici. C'est le moins que l'on puisse dire. En tous cas, ce fut ma première impression en découvrant ce qui entourait le tas d'immondices en question. Selon toute logique, c'est là que se situait l'étrangeté : un tas d'immondices, ce n'est jamais entouré par quoi que ce soit. Qui donc serait assez répugnant, pervers, malhonnête et tout ce que l'on voudra, pour habiter à côté d'un dépôt d'ordures ? Et pourtant, les abords immédiats de celle-là l'étaient – habités.

Incroyable !

Mais ce n'est pas tout. Ce qui, tout de suite, paraît encore plus inconcevable, c'est que j'aie été capable de réagir ainsi, en éprouvant un dégoût profond et sincère. Je ne pouvais donc être originaire de ce cloaque où des gens trouvent normal d'habiter à proximité immédiate des détritiques, de vivre même au milieu d'eux. Si j'étais né dans un tel quartier, rien de tout cela ne m'eût semblé bizarre. J'aurais même, sans aucun doute, perdu tous les repères qui construisent et aident à reconnaître la personnalité de *l'homme civilisé*. Et pourtant, je ne les avais pas tous oubliés : j'avais encore, ainsi que l'on peut le constater, des réflexes de raffiné. Néanmoins, il me manquait l'essentiel pour l'être tout à fait...

Un nom. Un âge. Une adresse.

Comme la plupart des énigmatiques habitants de ce lieu, j'aurais pu vivre sans famille, du moins dans l'acception traditionnelle du terme, pratiquement sans amis dignes de ce nom. Mais naître et survivre sans même un nom, un surnom, une appellation contrôlée ou clandestine, cela n'est possible nulle part, pas même *ici*.

*Ici*, j'ai su tout de suite où c'était. J'ai été capable, dès ma sortie de l'inconscience, de comprendre que je me trouvais dans ce lieu qu'une vieille chanson française pourrait décrire :

*Si tu vas à Rio,  
N'oublie pas de monter là-haut !*

*Là-haut*, c'est le *morro*, la colline en français. Le quartier pauvre et mal famé de Rio de Janeiro. Les favelas. Les bidonvilles, quoi. C'est là que je me suis revenu à moi, ce jour-là.

Autant récapituler avant de perdre mes souvenirs. Dans un cas comme le mien, même les plus brefs, les plus fugaces, les plus insignifiants conservent une importance primordiale. Aujourd'hui encore, je veux essayer de comprendre, à défaut de savoir ce qu'il m'a toujours été impossible de découvrir.

Voilà : je savais où j'étais car je reconnaissais l'endroit sans avoir l'impression d'y être jamais entré ; je me suis retrouvé là, tout seul, allongé sur des détritiques, avec une forte douleur dans tout le crâne ; j'ai gardé quelques réflexes de civilisé ; j'ai même de l'instruction puisque je connais l'anglais en surplus du portugais ; je peux même mettre un nom anglais à tous les objets et aux éléments du paysage qui m'entoure ; j'ai l'impression de pouvoir aussi m'exprimer dans une autre langue étrangère mais ma très forte migraine m'empêche de trop penser...

C'est à peu près tout.

Inutile, en effet, de me poser des questions sur mes origines et les circonstances de mon arrivée ici. À l'heure actuelle, elles restent toujours sans fondement.

Par contre, il est sans doute possible d'analyser – encore un terme *civilisé* ! – les causes et les conséquences de mon retour à la conscience dans ce lieu béni des rats et des colonies d'insectes détritivores. Notez bien que j'utilise l'expression « revenu à moi » au lieu de « réveillé ». Une personne normale, propre, *civilisée* ne s'endormirait pas sur des ordures. À moins d'être ivre de *pinga*<sup>1</sup> ou de *maconha*<sup>2</sup> – c'est un fait normal au *morro*. Mais je me raccroche à l'idée que je n'en suis pas originaire. J'y ai repris connaissance après avoir été vraisemblablement assommé... Enfin, peut-être pas : je ne porte aucune bosse, aucune plaie au cuir chevelu. Ma migraine doit plutôt trouver ses raisons d'exister dans l'action néfaste d'une drogue quelconque, bien qu'elle n'ait rien à voir avec la trop classique *maconha*.

Et puis, il y a autre chose qui m'a fait tout d'abord considérer comme une bête curieuse par les autres bêtes plus naturelles dans un tel endroit : mes vêtements. J'ai repris mes sens vêtu d'une chemisette et d'un short blancs, simples mais plutôt élégants par rapport aux nippes des indigènes du *morro*. La chemisette est déchirée au col et à l'épaule droite, en surplus, bien entendu, de l'indéfinissable mais nauséabonde saleté qui macule toute ma personne. Mes jambes et mes bras nus portent des ecchymoses et des écorchures, quelques-unes encore saignantes. Mes pieds inhabitués à la dure s'écorchent sur les bouts de ferraille du tas d'ordures et sur la caillasse des ruelles. En effet, je n'ai ni chaussures ni chaussettes. Plus tard, je remarquerai qu'Emilio Sorinhos, mon *Protector* de la première heure, porte des baskets et des socquettes qui contrastent violemment avec le reste de sa vêtue plus ou moins débraillée. À coup sûr, c'est lui qui m'a dépouillé ou c'est sur son ordre que je l'ai été, de cela et peut-être aussi d'autres choses telles que portefeuille ou porte-monnaie, pendant ma période d'inconscience. Je me suis toujours gardé, par la suite, de les lui demander ou de lui réclamer quoi que ce soit : c'est là que je me serais retrouvé assommé ou encore avec la marque de son couteau dans la poitrine ; son couteau d'où pendent trois brins de cuir attachés au manche, trois seulement – mais a-t-il comptabilisé tous les meurtres qu'il a sur la conscience ?



Il a bien fallu aller quelque part.

Après m'être relevé, j'ai donc dirigé mes pas tout à fait au hasard. Dans les favelas, il n'y a pas de rues dignes de cette appellation. Aujourd'hui, je les connais toutes sans savoir leur nom – d'ailleurs, elles n'en portent aucun – comme tous les habitants du lieu. Après trente ans passés dans un univers, quel qu'il soit, le souvenir du premier jour vous revient avec une constante... J'allais écrire *nostalgie* mais j'ai peur que l'on ne me croie pas. Aujourd'hui, j'ai l'impression que même mon clavier d'ordinateur refuse d'obéir à mes doigts tandis que je tape ce mot inusité dans un tel contexte. Je parlerai plutôt d'*insistance* et j'ajouterai l'adjectif *lancinante*, pour bien souligner son caractère très spécial. *Insistance lancinante*. C'est une bonne formule.

Enfin, si je commence à me perdre dans le langage... Suivez-moi plus loin, tout simplement.

Ce jour-là, donc, je marche sur un macadam de terre et de cailloux, très inégal, qui blesse mes pieds nus, bien que j'aie pris le parti d'avancer vaillamment, en étouffant mes plaintes. Par contre, je ne peux pas m'empêcher d'enjamber ou de sauter par-dessus les tas d'ordures qui parsèment la venelle. Ici, pas de service de nettoyage. Une voirie réduite à rien. Une saleté augmentée de tout ce qui peut contribuer à l'entretenir. Même aujourd'hui,

---

<sup>1</sup> Eau de vie de canne à sucre.

<sup>2</sup> Drogue (marijuana).

alors que près de quarante ans ont passé, c'est encore ainsi, en dépit de tous les efforts péniblement consentis...

Cette démarche me fait évidemment remarquer des indigènes, du moins ceux qui ne sont pas saouls, abrutis de drogue, réduits par la misère à l'état d'épaves n'ayant d'humain que les formes. Il existe aussi ceux qui ont la mainmise sur cette pitoyable faune. Hommes, femmes, enfants : aucune distinction de sexe ni d'âge dans l'univers très particulier des bandits, des dealers, des souteneurs et de la prostitution sous tous ses aspects.

– T'es perdu ?

C'est Emilio Sorinhos. Je ne sais pas encore qu'il deviendra mon initiateur dans ce monde interlope. Je ne tarderai pas à le comprendre car sa question, qui pourrait paraître amicale à un civilisé, porte en vérité plusieurs sens qui se rejoignent : « *Tu es seul ? Tu es une proie facile ? Tu ne sais pas où aller, donc tu es prêt à me suivre partout, à faire tout ce que je te dirai, à devenir mon esclave, ma chose ?* »

Aucune exagération de ma part : un gamin d'apparence « petit bourgeois » complètement perdu, sans famille ni *Protector*, doit obligatoirement s'en trouver un dans les favelas. C'est une loi reconnue par tous leurs habitants. Un orphelin né dans ce milieu saurait mieux se débrouiller : au pire, il s'intégrera à une bande, au mieux, il deviendra *Protector* lui-même. Il peut d'ailleurs le devenir après avoir fait ses classes au sein d'une bande. Tout se tient ici, comme dans une jungle où s'entrelacent toutes les formes de vie.

– Je suis malade. J'ai soif. Je ne sais pas où aller.

Ces trois petites phrases sont sorties de la bouche de l'enfant perdu que j'étais à cette époque. En effet, je me rendais tout de même compte que j'étais un enfant à ce moment-là. Sans savoir mon âge exact, que je ne connais toujours pas à l'heure actuelle, je me donnais à peine plus de 13 ans. C'est en tous cas l'âge que me donnèrent par la suite mes premiers (faux) papiers.

Je n'aurais jamais dû les prononcer, ces phrases. Elles ne peuvent être que le plus terrible aveu de faiblesse dans cet univers de vices et de non-droit. Elles n'accordent qu'une vulnérabilité pratiquement inséparable de votre personne, du moins tant que vous ne savez pas vous débrouiller seul. Vous débrouiller comme un enfant de la jungle humaine...

**Lisez la suite dans *le Prince des favelles* (éditions Ex-aequo)**

**[www.editions-exaequo.com](http://www.editions-exaequo.com)**